

La fécondité augmentée

Les roses du Kenya ou de Chine ne sauveront pas votre fécondité, chers amis ! J'ai lu que si vous offrez des roses pour la Saint-Valentin, vous avez de fortes chances de vous retrouver avec des natures mortes qui ont poussé dans des serres à côté des aéroports de Nairobi ou de quelque ville chinoise, transportées par avion à Amsterdam, et acheminées en France par camion. La fête de la Saint-Valentin est certes destinée à faire mémoire de notre fécondité, mais je crains bien que ce type de commerce ne soit ni fécond ni durable !

Être fécond est la visée la plus profonde de la vie humaine. Cette aspiration est inscrite dans nos gènes, elle anime notre vie de couple comme notre vie personnelle et professionnelle.

Pour faire mémoire de la fécondité de votre vie, que vous la conjuguez en couple ou individuellement, je voudrais ce matin vous présenter deux autres « fleurs » de la Bible : Marthe et Marie. Leur rencontre avec Jésus vient, à point nommé pour la St-Valentin, interroger la fécondité de notre vie, souvent tout orientée sur ce qu'il y a à faire. Pour décupler et développer notre fécondité, nous ne voyons que ce qui manque. Nos tâches à faire nous empêchent de prendre le recul nécessaire sur la fécondité plus profonde de la vie, et en particulier de la fécondité de notre rencontre avec le Christ.

Quand on n'arrive plus à prendre du recul, on ne sait plus pourquoi on fait les choses. Et quand on ne sait plus pourquoi on fait les choses, on perd la fécondité, cette promesse qui devrait porter toute activité. Quand on ne sait plus pourquoi on fait les choses, on s'épuise, on devient amer.

Or Jésus vient nous rappeler que pour mener une vie féconde, une chose doit venir en premier, qui est fondatrice de la fécondité de toute relation, celle à Dieu et celle à l'autre humain. Marthe et Marie nous en feront la démonstration...

Lecture biblique : Luc 10, 38-42

La lecture chrétienne de ce petit texte a souvent vu en Marthe l'archétype de toutes les personnes qui s'engagent dans le service des autres, et dans Marie l'archétype de toutes les personnes qui consacrent leur vie à la contemplation, en particulier dans les ordres religieux.

Les prénoms de ces deux sœurs sont presque devenus les emblèmes de l'opposition entre action et contemplation. Aussi, nous avons tendance à nous imposer une lecture psychologique de ce texte, c'est-à-dire à imaginer qu'il y a des « Marthe » et qu'il y a des « Marie », que ce sont des caractères différents et quasi naturels. Dans nos paroisses, il y a celles et ceux qui veulent « faire » et celles et ceux qui veulent « prier » ou « méditer ».

Or est-on forcément d'un côté ou de l'autre ? Puis est-ce à dire que Jésus prend parti pour les contemplatifs contre ceux qui servent ?

Comme toujours, il est important de situer le texte dans le livre.

Le récit de l'accueil de Jésus par Marthe et Marie suit immédiatement la parabole du bon Samaritain qui est, elle-même, dans le prolongement de textes qui nous expliquaient ce que signifie « être disciple de Jésus ». Cet enchaînement des textes a un sens, chacun prolonge et précise celui qui le précède.

C'est d'abord d'hospitalité dont il est question dans ce texte ; et c'est Jésus lui-même qui accepte l'hospitalité, il est accueilli dans une maison. Première surprise : ce sont deux femmes qui le reçoivent !

Imaginez l'effet que pouvait produire un tel récit vers la fin du premier siècle de notre ère, quand il a été composé ! Au temps de Jésus, la société juive tentait de maintenir la morale publique en réduisant autant que possible les contacts entre la femme et le monde. Dans une maison, un visiteur venant de l'extérieur ne pouvait être reçu que par le maître de maison.

Or le texte insiste « Marthe reçoit Jésus dans sa maison », « sa » maison. Marthe porte d'ailleurs un prénom prédestiné puisque, en araméen, Martha signifie « maîtresse de maison ». Il n'y a pas de maître de maison dans cette histoire. Jésus est accueilli par deux femmes et on ne sait pas ce que sont devenus ceux qui l'accompagnent, ni où est passé Lazare que l'évangéliste Jean dit être frère de Marthe et Marie.

L'intention de Luc est clairement de créer une situation intime — il réduit au minimum le nombre de personnes en présence — et de nous faire réfléchir à ce que signifie « accueillir Jésus ».

Rappelons-nous que nous sommes dans la suite de récits qui définissent ce que c'est que d'être « disciple de Jésus » ; Luc en donne ici une nouvelle formulation imagée : le disciple est celui qui accueille Jésus en lui-même, qui lui ouvre les portes de sa vie intérieure.

On découvre donc Marthe, qui a ouvert sa porte, se comporter d'une façon assez semblable à celle du Samaritain de la parabole qui précède ce texte. En effet, elle est totalement dévouée à son invité, elle se « décarcasse » pour mettre les petits plats dans les grands. Le texte dit :

« Marthe s'affairait à un service compliqué » (TOB),
« elle s'affairait à beaucoup de tâches » dit La Nouvelle Segond,
« elle était très affairée à tout préparer pour le repas » traduit la Bible « Nouvelle Français Courant ».

La phrase grecque est difficile à traduire exactement, elle contient l'idée d'une dispersion en de multiples occupations ; le verbe employé est celui qui a donné le mot « diaconie » en français. On pourrait dire que Marthe se noie dans la diaconie !

Elle est une espèce de Samaritain au carré. Elle fait certes preuve d'hospitalité envers Jésus mais elle y perd sa fécondité.

Du coup, cette attitude de dévouement à autrui que Jésus vient de valoriser quelques versets plus hauts en racontant l'histoire du Samaritain, va valoir à Marthe, un ferme avertissement de Jésus : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses... »

Or on peut très bien servir sans s'inquiéter ni s'agiter. Ce n'est pas le service en lui-même que Jésus remet en question, mais une certaine manière de servir. Marthe avait devant elle une multiplicité de tâches, une multiplicité d'occupations qui l'absorbaient totalement.

Peut-être Marthe, à la différence de nombreuses femmes, ne savait faire qu'une chose à la fois. Les psychologues de comptoir racontent en effet que c'est une spécificité féminine de pouvoir faire plusieurs choses en même temps, alors que le pauvre mâle, en général, n'y arrive pas...

La fécondité de Marthe est donc tout orientée sur ce qu'il y a à faire. Marthe voit ce qui manque et elle ne voit que cela. Les tâches à faire l'empêchent de prendre le recul nécessaire sur la fécondité plus profonde de cette rencontre avec Jésus.

Quand on n'arrive plus à prendre du recul, on ne sait plus pourquoi on fait les choses. Et quand on ne sait plus pourquoi on fait les choses, on perd la fécondité, cette promesse qui devrait porter toute activité. Quand on ne sait plus pourquoi on fait les choses, on s'épuise, on devient amer.

C'est simplement ce qui se passe pour Marthe : dans son épuisement, elle s'en prend à Jésus et à sa sœur. Pourtant, il ne fait aucun doute qu'elle aime Jésus, et qu'elle aime aussi sa sœur. Mais elle n'en peut plus, elle est allée au-delà de ses forces, au-delà de ce qu'elle peut supporter.

Marthe se trouve dans la situation décrite par l'apôtre Paul dans la première épître aux Corinthiens, quand il dit : « S'il me manque l'amour, je suis un métal qui résonne, une cymbale retentissante. »

Oui, quand on n'a plus de recul, on perd le sens de la fécondité ; on ne comprend plus ce qu'on fait. C'est ce qui se passe souvent dans le monde du travail. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il y a un malaise au travail. Le travail est assimilé à une épreuve, une course contre la montre, une compétition. Si l'on voit le travail comme une épreuve, on passe complètement à côté de la promesse de fécondité qu'il porte. Pour faire bien son travail, quel qu'il soit, il faut savoir se rappeler sa promesse de fécondité.

Marthe est submergée parce qu'elle voit tout ce qu'il y a à faire, et elle ne voit que cela. Elle ne sait plus pourquoi elle s'active, alors qu'elle le savait certainement avant de commencer : il est évident qu'elle a voulu faire plaisir à Jésus en le recevant dignement, il est évident qu'elle a commencé son service par amour pour lui. Mais les multiples tâches ont fait naître chez elle des soucis, et ces soucis lui ont fait oublier sa motivation initiale.

Mais Jésus lui rappelle qu'une seule chose est nécessaire, et il lui donne sa sœur en exemple. C'est une manière de lui rappeler que la fécondité s'enracine dans l'écoute : pour dire, il faut avoir écouté ; pour faire, il faut s'être arrêté. Écouter, s'arrêter, c'est la « meilleure part » :

elle doit venir en premier, parce qu'elle est fondatrice de la fécondité de toute relation, celle à Dieu et celle à l'autre humain.

Il ne s'agit donc pas pour nous de devenir des « purs contemplatifs ». D'ailleurs, même dans les communautés monastiques, il n'est jamais question de contempler sans travailler. Saint Benoît avait donné pour devise à l'ordre des Bénédictins : Ora et labora, prie et travaille. Ce serait donc faire un contresens de penser que Jésus méprise l'action, parce que c'est par le service aux autres que l'amour de Dieu s'exprime.

L'Évangile ne prêche donc pas qu'il y ait des « Marthe » et qu'il y ait des « Marie » par caractère et nature : au contraire, il est un temps pour « être Marthe » et un temps pour « être Marie ». Notre fécondité ne se réduit pas à notre productivité, à notre fertilité mentale ; elle nous autorise aussi à entrer en nous-mêmes. La fécondité grandit quand nous posons nos soucis et nos affaires. Assis « aux pieds du Seigneur », comme dit notre récit, nous n'en serons que plus fermes pour reprendre notre service ensuite.

Pour faire attention à la fécondité de notre vie, l'Évangile nous propose donc un principe de complémentarité entre la contemplation et l'action. Ce principe, nous pouvons l'appliquer partout : dans la vie professionnelle, dans la famille, et surtout dans l'Église. En fondant notre fécondité dans la contemplation et dans l'action, nous éviterons que les uns s'épuisent et que les autres soient de simples consommateurs.

Prions pour cette bénédiction de la fécondité :

Apprends-moi, Seigneur, à bien user du temps que tu me donnes pour travailler,
à bien l'employer sans rien en perdre ;
Apprends-moi à tirer profit des erreurs passées sans tomber dans le scrupule qui ronge ;
Apprends-moi à prévoir le plan sans me tourmenter, à imaginer l'œuvre sans me désoler si elle jaillit autrement ;
Apprends-moi à unir la hâte et la lenteur, la sérénité et la ferveur, le zèle et la paix ;
Aide-moi au départ de l'ouvrage, là où je suis le plus faible ;
Aide-moi au cœur du labeur à tenir serré le fil de l'attention ;
Et surtout, comble toi-même les vides de mon œuvre, Seigneur !

Amen.